

Paris, 31 octobre 1866.

Monsieur Abel Desor Visconti,

M. Martin m'a remis de votre part
un exemplaire de votre ouvrage "L'Amérique"
que j'ai lu avec un vif intérêt. J'ai été confus de
la manière dont vous me traitez et je
crains que votre affection ne vous ait un peu
égayé la valeur de ma science sociale. Mais je
ne puis que vous en remercier bien cordialement.

Je comprends le sentiment d'irritation
que vous m'avez fait éprouver. L'Amérique
n'est en effet appréciée ni traitée comme il convient
en Europe, tant par les gouvernements que par les
particuliers. Mais je crois davantage de trop d'agir et
de s'occuper de ses propres choses. L'Amérique
ou, comme le dit Robertson, je crois, l'Amérique
d'avoir le peuple par les européens au moment de
la découverte des préjugés religieux et militaires. Elle
n'est pas conséquente, ~~est~~ le peuple d'hommes plus
ou moins hostiles à ces préjugés. Elle a lieu partout

Paris, le 21 octobre 1855

l'imprimante industrielle et commerciale qui caractérise les sociétés modernes. Voilà pourquoi elle ne connaît pas les réactions et les préjugés qui existent en Europe.

Mais il ne serait pas juste de méconnaître ce qu'elle doit à l'Europe, lorsque la plupart des idées auxquelles s'opposent les sociétés américaines sont d'origine européenne.

Je ne crois pas perdus non plus l'esprit et l'ambition espagnole la haine de l'Europe. Nos monarchies perdent bien par leurs folies les causes des ennemis; mais elles ne la méritent pas sérieusement. L'échec de l'expédition du Mexique et de la campagne des Espagnols dans le Pacifique prouvent qu'il n'y a rien à craindre de ce côté, car il n'est pas probable qu'on voie de long temps en France et en Espagne des gouvernements aussi réactionnaires que ceux qui y sont aujourd'hui. Le danger véritable de l'Amérique espagnole est ailleurs, aux Etats Unis. La guerre de la sécession n'a aujourd'hui jamais certainement elle ne s'en est pas fait disparaître.

Voilà les reproches que j'adresserais franchement à votre publication, tout en admirant le talent littéraire que vous y avez déployé et la

Paris, 21 octobre 1966.

direction des nette des doctrines. Je voudrais bien, si
j'en avais le pouvoir, faire lire et audier à nos
lettres européens, afin de leur montrer ce qu'on
peut faire en Amérique et leur inspirer un peu
de modestie. Malheureusement la chose est difficile
et la modestie est bien, le plus, la dernière des vertus
que les lettres pratiqueraient.

Veuillez, agréer, Mon cher Latharria,
mes amusements et mes salutations cordiales

Votre bien affectionné,
H. Cousselle Saenit

10/21/66

10/21/66



mais le